



HAL
open science

Slow science appliquée à Montréal

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Slow science appliquée à Montréal. Sylvain Allemand. Égogéographies par temps de (dé)confinement, Sérendip'Éditions, 2021, 978 2 9570 2702 6. halshs-03404500

HAL Id: halshs-03404500

<https://shs.hal.science/halshs-03404500>

Submitted on 26 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Slow science appliquée à Montréal

Yann Calbérac
Institut universitaire de France
Université de Reims Champagne-Ardenne
CRIMEL
yann.calberac@ens-lyon.org

À ceux de Montréal avec qui j'ai partagé cela.

Je suis un privilégié : pour moi, le confinement a été une respiration salutaire, bénéfique et même reposante qui m'a permis de prendre davantage conscience de la difficulté, dans la société et l'Université d'aujourd'hui, à trouver le temps nécessaire pour déployer une pensée. Bien plus que d'être des catégories sur lesquelles j'ai la prétention (du moins pour l'une d'elles) de travailler, le temps et l'espace sont des modalités de la pensée elle-même, voire ses conditions de possibilité. S'intéresser au temps et à l'espace, c'est donc s'interroger sur la manière que l'on a de penser et de faire son travail d'analyse. Et c'est à l'aune de mon confinement que je reviendrai sur cette articulation entre la pensée et ce qui la rend possible. Dans un premier temps, je ferai le récit de ce voyage singulier et immobile brusquement interrompu par un événement qui a touché le Monde entier (I), puis j'expliquerai ce que penser doit au temps et à l'espace (II), ce qui me permettra de rêver à ce que pourrait être une Université qui tournerait volontairement le dos à l'accélération et donnerait davantage de temps et d'espace à ses membres (III).

I

« Dans le doute mortel dont je suis agité, je commence à rougir de mon oisiveté. »
Racine, *Phèdre*

C'est à Montréal que le confinement m'a saisi. Dès le début du mois de janvier 2020, j'ai pris mes quartiers et mes habitudes sur le Plateau, un agréable quartier de la métropole, pour un séjour de cinq mois comme professeur invité à l'Université de Montréal. Mais le lieu importe finalement assez peu : ce n'est pas de Montréal qu'il sera ici question, mais plutôt de l'expérience que j'y ai vécue et qui aurait sans doute pu être la même presque partout ailleurs. Ce qui compte, c'est que j'ai été confiné seul (je suis célibataire et n'ai pas d'enfant) et loin de la France, à la fois dans l'espace mais surtout dans le temps (à cause du décalage horaire) dans un pays (le Canada), une province (le Québec) et une ville (Montréal) dans lesquels les conditions matérielles du confinement étaient moins contraignantes qu'en France. Je n'ai pas tenu de journal de confinement si bien qu'il m'est difficile aujourd'hui de décrire avec précision la mise en œuvre progressive du confinement dans la province ; je n'ai pas non plus le souvenir exact du déroulement – monotone, forcément monotone – de mes journées, largement reconstruit *a posteriori* à partir de mes impressions.

Si le confinement a été total au Québec dès le 25 mars¹, soit une semaine après la France, il a été précédé de mesures successives qui visaient à réduire la fréquentation de certaines parties de la

¹ Je retrouve cette date dans le stimulant *Génie du confinement* de François Cusset (2021) qui retrace la généralisation du confinement en quelques semaines à la surface du globe.

ville et les flux de population, ainsi qu'à protéger les populations âgées les plus vulnérables. Les centres commerciaux (notamment ceux de la ville souterraine) puis les commerces non essentiels ont ainsi été progressivement fermés, avant que l'interdiction stricte des rassemblements en intérieur et en extérieur ne soit généralisée. Les établissements d'enseignement (de tous les niveaux) ont à leur tour été fermés. Dans le même temps, les frontières – d'abord internationales, puis provinciales, et enfin les frontières entre les régions d'une même province – ont été fermées ; les transports internationaux ont été maintenus provisoirement pour permettre aux Canadiens de regagner leur domicile et aux étrangers de quitter le Canada ; les transports interrégionaux ont été suspendus. Si les transports en commun de Montréal ont été maintenus, c'était au seul bénéfice des personnels et des usagers des services de santé. En quelques jours, Montréal est redevenue l'île qu'elle est sur le Saint-Laurent : un territoire isolé, vaste (près de 500 km²), mais coupé de son arrière-pays.

J'ai pourtant décidé de rester : l'épidémie était moins avancée au Québec qu'en France. Avant que Montréal ne devienne un foyer majeur du continent nord-américain, l'épidémie était encore sous contrôle. C'est la fin de la semaine de relâche (les vacances d'hiver), avec le retour des touristes partis à l'étranger, qui a accéléré la propagation de la pandémie. Dans un premier temps elle touchait principalement les personnes âgées résidentes dans l'équivalent de nos EHPAD². Les tests ne manquaient pas, les masques non plus. Les conditions de l'isolement n'étaient pas aussi strictes qu'en France : les sorties étaient autorisées sans limite de durée ou de distance, et il était possible de retrouver ses amis dans les parcs³. Comme le répétaient à l'envi les autorités provinciales : « ça va bien aller⁴ » ! J'espérais surtout – avec quelle naïveté ! – que la situation s'améliorerait en France avant qu'elle ne se dégrade au Canada, et que je parviendrais ainsi à passer entre les gouttes. Je suis donc resté à Montréal jusqu'à la date initialement prévue pour mon retour, le 16 mai, ce qui a coïncidé avec le déconfinement en France.

Ainsi ai-je dû prendre de nouvelles habitudes. À l'université tout d'abord. L'accès aux campus a été suspendu, sauf pour les activités ne pouvant être effectuées à distance (recherches en laboratoire, maintenance des systèmes et des équipements...). L'Université a proposé à tous ses agents d'organiser leur déménagement : il était possible de faire des cartons pour que des services de déménagement convoient à domicile les livres ou le matériel informatique indispensables à la continuité du travail d'enseignement et de recherche. Des techniciens étaient même disposés à venir à la demande à domicile pour installer les ordinateurs et permettre le télétravail. J'ai vidé mon bureau le lendemain du jour où j'avais enfin obtenu (après moult problèmes administratifs) ma carte professionnelle, le sésame me permettant d'accéder 24 h / 24 aux campus et d'emprunter en mon nom des livres à la bibliothèque. Dans le même temps, les cours ont été suspendus une semaine (pendant laquelle il était interdit de communiquer avec les étudiants) pour permettre aux équipes pédagogiques d'organiser au mieux la fin de la session d'hiver et l'organisation de la session de printemps. Les priorités pédagogiques ont ainsi été collégialement définies et leur mise en œuvre a été négociée ; des aménagements dans les modalités évaluations ont été proposées aux étudiants. Enfin, l'Université a massivement investi pour recruter des assistants pédagogiques afin d'aider les enseignants dans leurs tâches. La session, amputée d'une semaine, s'est donc terminée à distance dans des conditions aussi bonnes

² La pandémie a surtout révélé, comme la canicule de 2003 en France, l'isolement et la solitude des personnes âgées, ainsi que les dérives d'un secteur de la santé laissé aux mains des seuls acteurs privés.

³ Les parcs, de toutes tailles et très nombreux, jouent un rôle important dans la sociabilité montréalaise, *a fortiori* au printemps.

⁴ Ce slogan s'affichait partout en ville, sur les vitrines, les panneaux, les fenêtres des logements, et toujours accompagné d'arcs-en-ciel dessinés par des enfants. La tour de l'Université de Montréal a ainsi été illuminée des couleurs de l'arc-en-ciel.

que possibles⁵. Rien de tel pour la recherche : mon séjour était motivé par la rencontre avec les collègues de différentes universités de la province et par la fréquentation des bibliothèques. Tout s'est donc arrêté net, et en quelques heures j'ai tiré une croix définitive sur mon programme de travail, faute du matériel et de la sérénité nécessaires.

Ce séjour de recherche longtemps espéré est ainsi devenu en quelques jours des vacances improvisées : longues marches dans la ville et découverte de ses nombreux quartiers, lectures⁶, pièces de théâtre⁷, films, séries... J'ai vécu la fin de l'hiver et l'arrivée timide du printemps à guetter, au rythme de mes lectures, la fonte de la neige sur mon balcon. Je me suis volontairement tenu à distance (le décalage horaire aidant) de l'actualité anxiogène : j'ai entretenu ma solitude comme d'autres cultivent leur jardin. Et – oserais-je (me) l'avouer ? – cela m'a fait du bien.

II

« Où il y a beaucoup d'espace, il y a beaucoup de temps. »
Thomas Mann, *La montagne magique*

Quels sont les points communs entre un confinement, la marche dans une métropole déserte et gigantesque pour qui la parcourt à pied, un programme de lecture inépuisable, un repos forcé mais bénéfique ? Il y en a deux, mais qui sont en fait les faces d'une même pièce : le temps et l'espace. Alors que je travaille habituellement sur ce dernier, j'ai pour une fois fait l'expérience du temps sous l'angle de la durée et de la répétition : en effet, ce n'est pas tant la longueur de cet épisode qui m'a marqué (que valent deux mois à l'échelle d'une vie ?) mais plutôt l'incertitude totale d'une quelconque perspective qui a rendu ce présent étale et monotone. Le même jour sans fin se répétait invariablement : un même dimanche, identique aux jours précédents (à ceci près que les commerces sont tous ouverts le dimanche à Montréal). On sait profiter des vacances car on sait qu'elles ne dureront pas : comment dès lors organiser ce confinement quand on ne sait pas quand la situation reviendra à la normale ? À cette occasion, j'ai également (re)découvert l'espace : le sentiment d'être à distance et en marge d'un centre dont je tenais à rester éloigné⁸, sans que je parvienne vraiment à m'intégrer au centre dans lequel pourtant je me trouvais. Le décalage horaire entretenait ce sentiment, et j'ai ainsi passé ces deux mois, à l'écart et aussi éloigné que possible.

C'est dans la marche à pied que j'ai opéré cette synthèse du temps et de l'espace. Marcher longuement dans une ville inconnue constitue sans doute l'une de mes activités préférées, surtout si la ville est grande : Montréal constitue pour cela un terrain de jeu exceptionnel. La ville est immense et son plan en damier rend la déambulation extrêmement simple, même si on est dépourvu comme moi de tout sens de l'orientation ; les trottoirs sont vastes, et les espaces verts

⁵ Responsable d'une formation dans mon université, j'ai dans le même temps travaillé avec mes collègues à la mise en œuvre de l'enseignement à distance, avec plus de difficulté qu'à l'Université de Montréal.

⁶ Je n'ai pas regretté d'avoir acheté une liseuse juste avant mon départ : le meilleur moyen de me procurer des livres malgré la fermeture des librairies et de régler la question de leur transport.

⁷ Merci à la Comédie-Française d'avoir diffusé des captations inédites de nombreux spectacles !

⁸ J'avais déjà fait l'expérience de ce sentiment étrange de me sentir en marge, au bout du monde, quand j'étais étudiant et que je préparais le diplôme qui s'appelait encore une maîtrise et pour laquelle j'ai travaillé en Roumanie, en Bucovine, une région aux confins de trois anciens empires et aujourd'hui de deux pays. Cette même expérience qu'éprouve tout lecteur de Julien Gracq quand il aborde le *Rivage des Syrtes*.

très nombreux. Dans les premières semaines de mon séjour, le froid et surtout la neige m'ont empêché de m'y consacrer autant que j'aurais voulu. Le confinement a coïncidé avec la fonte de la neige⁹ et l'arrivée du printemps. J'ai donc mis à profit ce temps libre pour parcourir la ville en tous sens, si bien que me revenait à l'esprit cette phrase énigmatique de Thomas Mann lue jadis dans *La montagne magique* : « Où il y a beaucoup d'espace, il y a beaucoup de temps ». L'inverse est également vrai : où il y a beaucoup de temps, il y a beaucoup d'espace. Le temps qui m'était offert me permettait d'explorer l'espace qui m'entourait. C'est durant ces longues marches (par la durée autant que par la distance) que j'ai questionné sous un angle nouveau les catégories sur lesquelles je travaille habituellement, et que j'ai aussi exploré la ville que je découvrais sous un angle renouvelé : que devient une métropole quand on n'en voit ni la densité ni la diversité ? Que devient la société quand la vie sociale est réduite à son strict minimum ? Lors de l'une des premières marches que j'ai faites juste après l'instauration du confinement, j'ai parcouru le centre-ville, le cœur de la métropole avec ses immeubles de bureau, ses musées, ses commerces, ses lieux de divertissement. Tout était fermé : j'avais sous les yeux une Pompéi contemporaine après une catastrophe, triste actualisation de la description de la Montréal en proie à une épidémie de peste que dresse la romancière québécoise Catherine Mavrikakis dans son roman d'anticipation post-apocalyptique *Oscar de profundis*.

Dans ces longues marches, je n'ai bien sûr pas eu l'ambition de chercher à penser le temps et l'espace, mais, plus naïvement¹⁰, je me suis aperçu que pour penser il fallait avoir à la fois du temps et de l'espace, et que pour penser l'espace comme je m'y emploie il faut du temps. Et que ce temps, on ne l'a jamais. L'accélération de nos sociétés en général, et le manque de temps chronique et structurel des enseignants-chercheurs en particulier en est la principale cause¹¹. Et ce temps qui fait défaut, c'est de l'espace en moins pour penser, et, en ce qui me concerne, ce temps en moins est de l'espace en moins pour penser l'espace. Car penser prend de la place : penser, c'est remplir un espace, combler un manque. Une formule de Lucien Febvre¹² tirée de ses *Combats pour l'histoire* m'obsède depuis qu'elle m'a été soufflée pendant ma thèse par ma directrice, Isabelle Lefort : « Comprendre, c'est compliquer. C'est enrichir en profondeur. C'est élargir de proche en proche ». Étymologiquement, *compliquer*, c'est faire des plis. *Compliquer*, c'est donc rendre complexe (et pas nécessairement *compliqué*) : ce n'est pas négatif. Comprendre n'est donc pas simplifier. Au contraire : pour Lucien Febvre, penser – c'est-à-dire chercher à comprendre – c'est donner de l'épaisseur, et donc de la profondeur (par les plis que la pensée donne), à un objet que l'on croyait naïvement simple (c'est-à-dire mince ou lisse). Donner cette épaisseur, c'est donner de la profondeur ; mais surtout, faire ces plis (ou plutôt les déplier) c'est prendre de la place en étalant ce que l'on a élaboré. Et ce déploiement s'opère de proche en proche. Il n'y a pas de pensée sans espace qui la rend possible ; et il n'y a pas de pensée possible sans le temps qui permet, patiemment, de plier, « pli selon pli », selon l'heureuse formule de Deleuze. Mes itérations dans la ville, le long de ces rues parallèles et perpendiculaires les unes aux autres, emblématisaient ce patient mouvement de pliage, de proche en proche, qu'opère la pensée, à partir d'un centre depuis lequel on rayonne. Qu'il s'agisse de parcourir la ville ou de dé/re/plier, il faut prendre le temps et faire l'effort de parcourir cet espace.

⁹ Le mois de mars, caractérisé par des variations très fortes de températures au-dessus et en-dessous de 0°C entraîne la renaissance de la végétation : c'est la période de la récolte du sirop d'érable et les *cabanes à sucre* constituent un temps fort de la culture québécoise. Elles sont restées fermées cette année-là...

¹⁰ Il est toujours bon de redécouvrir, par l'évidence de l'expérience, une vérité que l'on tenait pour vraie sans qu'on ait même pris la peine de l'interroger.

¹¹ Les analyses d'Hartmut Rosa rejoignent celles de Nawel Ali et de Jean-Pierre Rouch qui décortiquent la dimension structurelle du manque de temps des enseignants-chercheurs.

¹² À sa manière, Lucien Febvre essayait déjà de mêler l'espace au temps, la géographie à l'histoire.

Ce que j'ai appris pendant ces semaines d'un apparent désœuvrement, c'est l'oisiveté. Non pas celle dont on dit qu'elle est mère de tous les vices, mais plutôt celle qui est propice au détachement et à la réflexion, et qui est directement inspirée de l'*otium* des Romains ; cette oisiveté de privilégié qui permet de ne pas travailler pour se consacrer exclusivement aux choses de l'esprit et de la cité. C'est cette pensée détachée de toute contingence en dépit des événements qui permet justement de ne pas sombrer dans le catastrophisme, de conjurer la peur et de garder une force créatrice capable d'affronter les événements¹³ ; cette disponibilité d'esprit qui permet de garder un œil lucide sur le monde tel qu'il (ne) va (pas). C'est la leçon paradoxale de cet événement que j'ai traversé un peu solitairement : pour être pleinement dedans, il faut accepter d'être un peu à côté et complètement en marge.

III

« Moi, j'aimerais que la terre s'arrête pour descendre. »
Jane Birkin, *Quoi*

Comment dès lors sortir de ce confinement ? Ou plutôt, comment sortir de ce confinement fort de l'expérience qu'il aura permis d'acquérir ? La réponse est à chercher du côté de cette oisiveté heureuse et en l'érigant en condition de travail. Elle a mis en lumière le manque d'investissement structurel dont souffrent l'enseignement supérieur et la recherche depuis une vingtaine d'années¹⁴. La pandémie a accéléré les difficultés et la précarisation des membres de la communauté universitaire¹⁵, qu'il s'agisse des étudiants victimes de la pauvreté et de l'isolement, des personnels administratifs en nombre insuffisant et débordés, ou encore des enseignants-chercheurs dont les missions sont à chaque réforme empêchées davantage par la bureaucratisation galopante que le management néo-libéral impose¹⁶. À l'inverse, d'autres formations n'ont pas eu à souffrir de cet épisode exceptionnel (comme les classes préparatoires aux grandes écoles dont les cours ont pu avoir lieu en présentiel), creusant ainsi davantage les inégalités désormais structurantes du paysage académique. Cet événement a également montré la faiblesse de la recherche publique française : l'incapacité du pays de Pasteur à développer un vaccin est révélatrice du déclin d'une ancienne puissance scientifique. Les sciences sociales ne sont pas en reste : alors même que la situation est inédite et appelle une analyse précise du (dys)fonctionnement de nos sociétés et nécessite des approches renouvelées pour comprendre ce qui se joue, les moyens donnés ne permettent pas de mener ce travail dans de bonnes conditions.

La course à l'excellence¹⁷ dans laquelle la communauté scientifique s'est engouffrée (à son corps défendant) montre aujourd'hui ses limites. J'ai été surpris pendant le premier confinement (mais la tendance ne s'est pas vraiment inversée à ce jour) de recevoir via des listes de diffusion professionnelles des appels pour répondre à des colloques, des numéros thématiques ou assister à des séminaires, comme si rien ne s'était passé. Comme si, alors que l'institution universitaire est au mieux au bord de l'abîme et au pire complètement au fond, l'urgence était de maintenir tous

¹³ À la manière de ce qu'analyse Lionel Ruffel dans son dernier essai, *Trompe-la-mort*.

¹⁴ Sur ces questions, je renvoie aux travaux des sociologues Romuald Bodin et Sophie Orange.

¹⁵ Sur ces aspects, on se reportera à l'analyse de Barbara Stiegler dans son dernier ouvrage *De la démocratie en pandémie*.

¹⁶ Ces enjeux sont très bien mis en perspective dans le dernier numéro thématique de la revue *Tracés* : « Documenter l'université qui lutte ».

¹⁷ Sur la critique de « l'excellence », on se reportera aux récents travaux de Fanny Jedlicki et Romain Pudal.

les projets en cours, ou de continuer, comme dans les dessins animés de Tex Avery, à courir alors que le sol s'est dérobé sous nos pieds. La crainte de ne pas être considéré comme assez publiant est-elle si forte qu'elle ne peut empêcher de chercher à tout prix à maintenir une activité scientifique normale alors même qu'aucune condition de cette normalité n'est remplie ? Un colloque à distance a-t-il la même utilité (ou le même bénéfice) qu'un colloque « en présentiel » ? C'est une manière d'assurer une ligne sur un CV tout en se privant de la sociabilité informelle qui fait pourtant tout l'intérêt d'un colloque¹⁸. La course à l'excellence est en réalité une course aux chiffres, rendue incontournable par le système d'évaluation en vigueur aujourd'hui dans tous les domaines de l'action publique en général, et de l'Université en particulier¹⁹. Dans quelle université veut-on travailler ? Celle, la nôtre, où il faut courir encore plus vite quand la situation est dramatique, ou celle que j'espère dans laquelle on peut faire un pas de côté pour mieux voir le monde ? Celle où il vaut mieux écrire des articles à la chaîne (et si plusieurs fois le même si on n'a pas d'autres possibilités) plutôt que de lire ceux de ses collègues et de tirer ainsi bénéfice de la réflexion collective ? Cette préoccupation – la désexcellence – rejoint un combat mené depuis une dizaine d'année par les tenants de la *slow science*²⁰ : refuser systématiquement cette accélération imposée par les décideurs politiques, en permettant aux scientifiques de reprendre en main le contrôle non seulement de leurs recherches, leurs objectifs, leurs moyens mais surtout de leur agenda.

C'est justement cette *slow science* que j'ai expérimentée à Montréal, lors de mes longues marches, en me plaçant volontairement à l'écart et en prenant le temps de réfléchir. Il ne s'agit pas de prôner le retour des scientifiques dans la tour d'ivoire qu'ils n'ont jamais vraiment occupée, mais de promouvoir une recherche engagée, au service de la cité, pour laquelle on prend le temps nécessaire pour élaborer une pensée. Il s'agit aussi, comme nous y invite encore Hartmut Rosa, de repenser notre rapport au monde : la démarche contemplative ne doit pas être un obstacle pour réinventer notre relation à lui, et dont la science est une modalité privilégiée.

Bibliographie

Ali Nawel Aït et Rouch Jean-Pierre, « Le 'je suis débordé' de l'enseignant-chercheur », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, n°18, 2013. En ligne : <http://temporalites.revues.org/2632>

Bodin Samuel et Orange Sophie, *L'université n'est pas en crise. Les transformations de l'enseignement supérieur : enjeux et idées reçues*, Éditions du Croquant, 2013.

Barbara Cassin (dir.), *Derrière les grilles. Sortons du tout évaluation*, Mille et une nuits, 2014.

Cusset François, *Génie du confinement*, Les liens qui libèrent, 2021.

¹⁸ En écrivant ces lignes, je suis conscient d'adopter le point de vue des titulaires dont la place à l'université n'est pas remise en cause : les précaires (doctorants, post-doctorants, ATER, vacataires...) ont besoin de ces manifestations scientifiques, même organisées dans des conditions dégradées, pour enrichir leur CV et augmenter ainsi leur chance d'obtenir un poste de titulaire. La crise ne fait donc que renforcer la précarité dont souffrent déjà les précaires.

¹⁹ Les travaux de Barbara Cassin et d'Yves Gingras expliquent comment la bureaucratisation des services publics se traduit par un recours systématique au contrôle et à l'évaluation. La recherche n'échappe pas à ce mouvement.

²⁰ On se reportera par exemple à l'article manifeste de Pierre Gosselain, *Slow science, la désexcellence* (2011), qui constitue un manifeste pour la *slow science* : on désigne ainsi le refus de toute course effrénée à l'excellence et de la mise en concurrence délétère qu'elle implique, au profit d'une science dans laquelle les scientifiques prennent le temps nécessaire.

Deleuze Gilles, *Le pli. Leibniz et le baroque*, Éditions de Minuit, 1988.

Febvre Lucien, *Combats pour l'histoire*, Armand Colin, 1953.

Yves Gingras, *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie, Raisons d'agir*, 2014.

Gosselain Pierre, « *Slow science, la désexcellence* », *Uzance*, n°1, 2011.

Gracq Julien, *Le rivage des Syrtes*, José Corti, 1951.

Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La découverte, 2012.

Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, La découverte, 2020.

Jedlicki Fanny et Pudal Romain (dir.), « *Misère et décadence des recrutements ou les revers de l'excellence* », *Socio-Logos*, n°13, 2018. En ligne : <https://journals.openedition.org/socio-logos/3183>

Mann Thomas, *La montagne magique*, Fayard, 1931.

Mavrikakis Catherine, *Oscar de profundis*, Hélotrope, 2016.

Camille Noûs (dir.), « *Documenter l'université qui lutte* », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°39, 2020. En ligne : <https://journals.openedition.org/traces/11599>

Ruffel Lionel, *Trompe-la-mort*, Verdier, 2019.

Stiegler Barbara, *De la démocratie en pandémie. Santé, recherche, éducation*, Gallimard, 2021.